

nes il a donné son estime. Un mot pourra vous les faire connaître.

Tandis que la colonie est près de succomber sous le poids du malheur et de l'abandon, tandis que partout règne la disette, Bigot, Cadet, Péan, Varin, et un grand nombre d'autres, s'enrichissent en volant les secours du roi et pressurent le peuple. Bigot est assez habile pour ne procéder à ciel découvert, mais il se sert de sa position pour couvrir les malversations de la compagnie dont votre père est l'associé, et il se fait ensuite la part du lion.

—Mon Dieu! Et on laisse faire?...

—Tant qu'on ne pourra pas se procurer des preuves certaines. Mais on y arrive, et soyez assurée que les coupables seront punis.

Vous voyez donc qu'il me faut faire connaître les relations de votre père avec Bigot.

—Oh! soyez certain que mon père est étranger à ces malversations.

—C'est précisément parce que je n'ai aucun doute à cet égard que je sollicite votre confiance. Pendant qu'il n'est pas trop compromis, sortons-le de ce mauvais pas. Qui sait? s'il ne sera pas trop tard dans quelques jours; car des mesures très sévères vont être prises immédiatement.

—Questionnez-moi, mon ami, et quoique ce secret ne soit pas le mien, je vais vous répondre.

—Savez-vous que votre père possède sept cent mille livres d'actions dans la compagnie?

—Oui.

—Vous a-t-il dit à quel titre? Car je le croyais—pardonnez-moi cette question délicate—géné.

—C'est vrai et je n'ai pas à en rougir, notre pauvreté vient de malheurs honorables.

Mon père m'a dit que M. Bigot lui a assuré cette part dans les bénéfices de la compagnie pour me constituer une dot en considération de son mérite, et afin de relever le prestige de la société qui ne peut qu'y gagner à un tel patronage, eu égard surtout à nos relations en France.

—C'est cela même.

—Voilà la seule raison qu'il lui a donnée d'une telle munificence?

—Oui, mon ami.

—Ce ne peut être que la vérité puisque votre père l'affirme.

—Oh! mon père n'a jamais menti! dit simplement la jeune fille.

—Je n'en doute pas... Et vous ne savez rien de plus?

—Non, rien de plus.

—Ce que je ne puis comprendre, c'est que votre père vous ait fiancée si promptement avec Bigot. Vous ne lui avez donc point fait part de votre répugnance à épouser cet homme?

—Oh! si, dès qu'il m'en a parlé la première fois.

—Et cette première fois remonte?...

—Au jour même où il a annoncé à mon père qu'il lui donnait une part dans les bénéfices de la compagnie, quelques jours avant le bal du gouverneur.

—Vous aviez dans le temps reçu ma lettre?

—Oui. Ne voulant pas encore lui avouer mon amour pour vous, car je croyais le moment inopportun, je le suppliai de ne pas me marier, de me garder auprès de lui.

—Et...

—Pardon, mon ami, du chagrin que je vais vous causer; mais c'est moi, de mon propre mouvement, qui ai déclaré à M. Bigot que je l'épouserais...

—Comment? fit le jeune homme en bondissant sur son siège.

—Ecoutez-moi, mon ami, vous allez tout savoir. Après une entrevue avec M. Bigot où je lui dis franchement, honnêtement que je ne l'aimais pas, que je ne l'aimerais jamais parce que j'avais donné mon cœur à un autre, il m'a quittée furieux pour revenir quelques jours après déclarer à mon père que son honneur et sa liberté étaient en péril, que des accusations graves avaient été lancées contre lui et qu'on avait même préparé un rapport qui serait présenté au gouverneur. Mon mariage seul pouvait tout sauver, car M. Bigot était tout puissant dans la colonie, fort bien à la cour de France, il saurait bien soustraire au danger son beau-père. Vous comprenez?

—Oui, je comprends, pauvre enfant sans expérience, que dans votre naïf dévouement filial, vous n'avez pensé qu'à vous sacrifier.

—Pouvais-je faire autrement? Ne m'auriez-vous pas méprisée si j'avais hésité?

—Mais heureusement que votre sacrifice ne sera pas nécessaire, espérons-le; j'en connais assez maintenant pour voir clair dans le jeu de votre persécuteur.

—Ne vous faites-vous pas de fausses espérances?

—J'espère que non, d'autant plus que M. de Vaudreuil a soupçonné tout ce que vous venez de me dire, et que quand il en aura la certitude, il ne peut manquer d'agir.

Priez Dieu, ma Claire adorée, qu'il me donne la force et les moyens nécessaires pour démasquer les coupables; soignez-vous bien et croyez que le bonheur n'est pas à tout jamais perdu pour nous. Promettez-moi de ne parler à personne de ce qui a fait le sujet de notre entrevue, pas même à votre père; de votre discrétion dépend le succès.

—Je vous le promets, mon ami.

—Et maintenant je me retire. Aussi bien vous êtes fatiguée et je regrette même—vous êtes encore si faible—de vous avoir retenue si longtemps; mais il le fallait.

—Oh! votre vue, vos bonnes paroles m'ont fait du bien.

—Adieu! ou plutôt non, au revoir, à bientôt, ma belle convalescente.

Louis Gravel rappela Dorothee auprès de sa jeune maîtresse et se retira comparativement heureux.

Quant à Claire, elle demeura rêveuse, le cœur plein d'espoir, voyant l'avenir rose comme l'aurore d'un beau jour de mai.

(SUITE ET FIN DANS LA REVUE POPULAIRE DE SEPTEMBRE)